

15^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 530 B
10 Septem. 1942
2 francs



JEANINE DARCEY
une des
SIX PETITES FILLES EN BLANC
d'YVAN NOÉ.

INFATIGABLE

PHILIPPE HERSENT

repart en tournée...

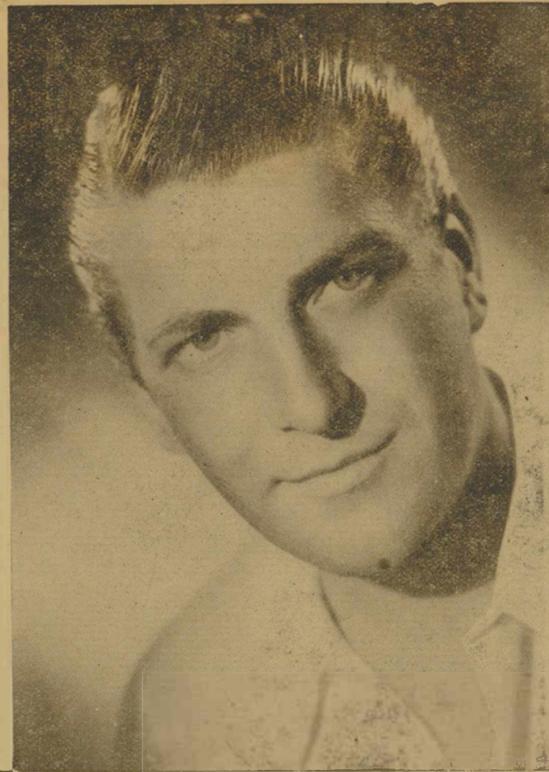
Cet aimable garçon, sportif et distingué, vous l'avez certainement vu au cours de la saison dernière. Il a en effet interprété sur les principales scènes de la zone libre le rôle, difficile entre tous, de Pierre de Lancrey dans *Primerose* et aussi, par un contraste qui est tout à l'honneur du sympathique artiste, le rôle de l'assassin dans la pièce policière de Michel Dulud, *Le Revenant*. On le verra d'ailleurs bientôt à l'écran dans *La troisième Dalle* du même auteur, devenu metteur en scène.

En attendant de reprendre son activité cinématographique, Philippe Hersent qui fit une création émouvante dans *Fort-Dolorès*, va repartir en tournée à travers la zone libre avec *Ma Tante d'Honneur*. Les principaux personnages de cette pièce gaie sont incarnés par Armand Bernard, Renée Denisy, Yvonne Clairy et Bouvallet. Cette tournée durera 3 mois et Philippe Hersent ne cache pas sa joie de partir avec une troupe qu'il juge homogène, car tous les éléments ont été minutieusement choisis par le directeur de la troupe, Armand Bernard. Après cette tournée, Philippe Hersent dont les projets sont nombreux, reprendra le chemin du studio.



Jeudi dernier, grâce à l'obligeance d'un de nos adhérents, possesseur d'une copie de ce film, nous avons pu convoquer nos membres à une projection strictement réservée de *Nosferatu le Vampir*, qui eût lieu dans la petite salle de Cinématheque.

L'heure à laquelle nous fûmes obligés d'organiser cette vision, l'époque aussi peut-être, firent qu'un petit nombre seulement de nos adhérents répondit à notre appel. Les absents — tout au moins ceux qui n'avaient pas d'excuses valables — eurent tort, car des manifestations de cet ordre rentrent, plus encore que des réceptions de vedettes, dans le cadre de l'activité d'un Ciné-Club. D'autre part, la possibilité de montrer des films de «répertoire» est exceptionnelle, et nous ne



pensons pas que ceux qui n'ont jamais vu *Nosferatu*, film muet datant de 1919-1920, aient dans l'avenir beaucoup de chances de le voir.

La projection de films de cette époque est en effet sinon forcément divertissante, tout au moins extrêmement intéressante pour qui aime le cinéma pour lui-même. Elle permet de juger de l'évolution et des progrès des techniques d'un genre ou d'un pays. Il est de bon ton, après avoir déploré l'insuffisance et la banalité de la production actuelle, de s'attendrir sur le passé et de regretter les merveilles qu'il vous donna. Des démonstrations comme celle de l'autre jour prouvent (compte tenu de la différence des vitesses de projection et de l'absence d'atmosphère musicale) qu'il n'est encore, dans un art aussi mobile que le cinéma de merveilles que dans les environs très proches de leur époque, et que tout de même, des progrès assez marquants ont été faits en ce qui concerne la prise de vues, la photo, la décoration, le découpage, le montage, le maquillage et le jeu des acteurs. Il n'importe, des films de cet ordre ont ouvert une voie, et en dépit des réactions, parfois violentes, d'un public inhabitué, prouvèrent la vitalité et les ressources d'un genre qui fut largement exploité, et qui demeure une des formes essentielles du cinéma.

Nos prochaines manifestations seront : La visite à la Cité du Dessin animé édifiée à Marseille sous les auspices de Pierre Collard ;

La réception officielle de l'Union des Artistes dans notre local ;

Les projections, en format réduit, de fragments de films marquants de l'époque du « muet ».

Entre temps auront repris nos réceptions surprise.

D'autres manifestations sont à l'état de projet, soit pour nos samedis à venir, soit pour d'autres dates en cours de semaine. Celles d'entre elles qui pourront être annoncées à temps dans la Revue ne feront pas l'objet d'une convocation particulière. Aussi ne saurions-nous trop recommander à nos membres de suivre régulièrement chaque semaine cette rubrique.

Rappelons d'autre part que la carte de membre à jour des cotisations du troisième trimestre 1942 sera strictement exigée à l'entrée de toutes nos réunions et manifestations.

Nos permanences, rappelons-le, ont lieu les lundi et mercredi à 18 h. 30 et le Samedi à 17 h. 30. Tous renseignements y seront fournis et les demandes d'adhésion enregistrées.

Le Clipper est arrivé

(De notre correspondant particulier)

Amour... Amour...

... Je ne sais pas s'il est vrai que Marlène ait menacé Jean Gabin comme on le prétend, mais il n'y a pas de doute que la fin de ce roman lui a été extrêmement désagréable.

Parce qu'il paraît que la Dietrich doit toujours rompre la première et jamais le contraire.

On raconte que Marlène avait dit au séduisant Gabin qu'elle ne voyait pas d'objection à ce qu'il voie Ginger Rogers, tranquillement à dîner chez lui on chez elle, mais qu'il n'était pas question de sorties en public.

Apparemment, Jean ne comprend pas aussi bien « zi Innglish » qu'il a l'air de le parler. Il s'est montré partout avec Ginger — couple aussi enflammé qu'il est possible de l'être — et, au moment où je vous écris, cette paire de tourtereaux, dûment chaperonnée par Maman Rogers, est en ten-

dre voyage à New-York où on les a déjà repérés dans la fameuse boîte de nuit « El Morocco ».

... Tout de même, il faut avouer que le romancier Erich Maria Remarque a été plus respectueux des désirs de Marlène. Lui, du moins, ne s'est pas montré en public avec Lupe Velez avant que Marlène ait annoncé officiellement que les relations diplomatiques étaient rompues entre eux.

... De son côté, Ginger n'a guère mis de formes, non plus, pour arrêter les frais avec George Montgomery. On dit que Ginger l'a laissé tomber parce qu'il n'est vraiment pas très bon danseur. (Il n'y a pas plus mauvais, prétendent ces demoiselles).

... Mais Hedy Lamar s'en contente très bien. Il faut ajouter qu'elle ne danse guère elle-même. On dit même qu'ils vont se marier, alors que tout le monde pensait que ce roman ne serait qu'un feu de paille. La belle a dit « oui ». Il ne reste plus qu'à fixer la date et les détails. George voudrait

qu'Hedy quitte le cinéma et vienne avec lui, dans un ranch de l'Arizona.

C'est ce que Clara Bow a fait quand elle s'est mariée avec Rex Bell, mais il y a une différence : Clara Bow touchait à la fin de sa carrière tandis qu'Hedy est à l'apogée de la sienne.

Si elle écoutait George ce serait déjà fait, mais Hedy veut être sûre et attendre la fin de l'été ou tout au moins d'avoir terminé son rôle dans *Dragon Seed* (Le sang du Dragon).

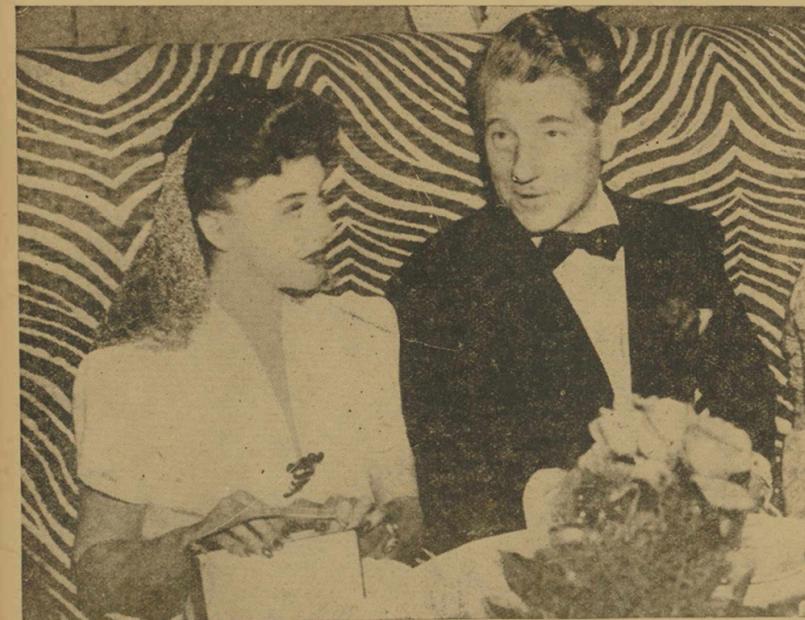
Récolte la tempête... et les gros sous.

... Paramount a dépensé pour *Reap The Wild Wind*, (Récolte la Tempête) 1.800.000 dollars, et ce film bénéficie de tout ce qui peut être acheté avec cet argent : d'horribles ouragans avec des voiliers pour les affronter, une pieuvre monstrueuse avec des hommes hardis et courageux pour la combattre, un cotillon à faire rêver les couturières ; flore, faune et paysages marins à profusion ; des perroquets vermillons et des gros fromages rouges, des esclaves en habit garance et des singes roux dans les haubans et des salles, et des maisons, et des villes, et des cités pleines d'élégance et de Technicolor.

Mais ce film manque de ce qu'il faut et que l'argent n'achète pas. Cette soi-disant épopée de la Marine et des marins américains de 1840 n'est guère croyable et rarement excitante. Elle a ses bons moments (quelques bagarres de première classe, d'excellentes photos sous-marines et, de temps en temps, un décor étonnant) mais cela ne remplace ni des personnages vrais, ni un bon scénario.

... Quand au récit, c'est celui de la lutte victorieuse contre un bande de pilliers d'épaves dans les « keys » de Floride. Il y a Paulette Goddard, là-dedans, avec un superbe accent du Sud, qui fait de son mieux pour rouler Raymond Massey, le chef des pirates, un très vilain oiseau à l'ancienne mode. On y voit aussi le capitaine John Wayne qui paraît un peu déprimé et l'armateur Ray Milland, qui n'en a pas l'air. Il gagne d'ailleurs la belle à la fin, et cette

(Suite page 10).



Cette fois, c'est Ginger Rogers qui a pris place à la table de « John » Gabin. Les partenaires changent, mais la mine de Gabin reste la même.

ROLAND PÉGURIER

n'est pas un enfant prodige



Lorsque Roland Pégurier sera devenu célèbre et je crois qu'il le deviendra, car des gens qui s'y connaissent lui ont prêté la gloire, son exemple ne sera pas valable pour les petits garçons qui, sous prétexte qu'ils ont du talent, ne veulent pas apprendre. Il y a vingt ans, les garçons de douze et treize ans se délectaient en lisant la biographie du grand Doug Fairbanks qui était, paraît-il, le plus mauvais élève de sa classe. Les biographies futures de Roland Pégurier seront tout autres. En effet, le petit Dédé, comme on l'appelle dans l'intimité, était un élève excellent et sa mère, institutrice de profession, veillait

NOTRE COUVERTURE

Vente au cinéma non pas d'un seul coup, comme on l'entend dire bien souvent, mais après pas mal de agitation et un petit rôle dans *Le Petit Chose*, Janine Darcey « démarra » effectivement avec *Entrée des Artistes*. Depuis cette création, elle est devenue la jeune fille type du cinéma français, l'ingénue parfaite et symbolique, dans certains cas, rares, la jeune femme symboliquement pure, dans d'autres plus fréquents, une grande petite fille. C'est elle qui mène le soulant et turbulent bataillon des *Six Petites Filles en Blanc*, le film qu'Yvan Noé tourna il y a quelques mois sur la Côte d'Azur et qui effectue actuellement sa sortie. Toute blanche toute blonde, toute fanfreluchée, Janine Darcey ajoute un fleuron de plus à sa « virginité » cinématographique.

avec jalousie et amour sur les études et l'éducation de son fils dont elle espérait faire un professeur. Mais Abel Gance veillait...

Le réalisateur de *La Roue* avait fait la connaissance du petit Roland à Châteauneuf-de-Grasse et avait tout de suite été pris de sympathie pour ce jeune garçon déluré et sensible. Un beau jour que Gance était rentré à Nice pour la réalisation de *Vénus Aveugle*, la mère de Roland reçut un télégramme du metteur-en-scène, lui demandant de faire venir le jeune garçon au studio de Nice pour tourner dans un film, aux côtés d'Henry Guisol. On pense bien que Roland était fou de joie et « crânait » même un peu devant ses petits compagnons de jeu, mais Madame Pégurier, en proie à des scrupules qui l'honorait, était toute hésitante. Prise entre deux feux, désireuse de ne pas laisser faire de son fils un enfant-prodige, futur cabot raté, mais désireuse aussi de ne pas lui faire manquer l'occasion d'entrer dans une carrière qui est des plus honorable et passionnante si on la prend au sérieux, Madame Pégurier n'hésita pas à se confier à Abel Gance. Celui-ci lui répondit, en lui disant que « Roland était une nature d'exception, capable de donner d'excellents résultats dans l'avenir ».

Il n'y avait donc plus de raison, après un pronostic aussi favorable d'un des plus grands réalisateurs de France, de résister à la tentation. Et Roland Pégurier fut le petit mousse touchant qui aide Ulysse-Henry Guisol à réaliser le « voyage immobile », cette partie magnifique et déconcertante à la fois, de *Vénus Aveugle*. En souvenir de ces débuts, Abel Gance devait donner à son petit interprète une photo avec la dédicace suivante, dédicace que Roland garde précieusement, comme une relique ou comme un porte-bonheur : « A Dédé Pégurier, en souvenir de la première marche que je lui ai fait monter et avec l'espoir qu'il ira de la sorte aussi haut que les grands de notre métier ».

Après ce départ modeste, mais tout de même remarqué, dans le film de Gance, Roland Pégurier fut choisi par Marc Allégret pour incarner un rôle marqué par

une lourde tradition, celui de l'Innocent dans *L'Arlésienne*. Il s'en tira de la façon que l'on sait, c'est-à-dire en ne donnant à aucun moment l'impression pénible du petit garçon qui récite des paroles qu'il ne comprend pas, pour faire plaisir à sa tante dont c'est la fête. Le petit Roland fit preuve d'un véritable tempérament dramatique. Pas d'enfant prodige, un petit comédien sensible, mais totalement dépourvu de cabotinage.

Après *L'Arlésienne* et son Innocent, Roland Pégurier aborda un genre tout différent aux côtés de Jean Chevrier dans *L'Assassin à peur la nuit*, le film policier tourné par Jean Delannoy. Il a aussi tourné dans un documentaire du Centre des Jeunes, réalisé par l'ingénieur du son Jean Courmes. Au théâtre, Roland Pégurier a remporté un beau succès dans *Le Voyageur sans Bagages*, mis en scène par Yvan Noé. Le petit Roland jouait à aux côtés de Claude Dauphin, de Pauline Carton et de Mady Berry. Il avait repris un rôle joué autrefois par Ludmilla Pitoëff...

« L'Innocent » a des projets. On le demande pour un film avec Fernandel, on veut aussi lui faire tourner un grand rôle écrit spécialement pour lui. Et en attendant, pour « se faire la main », il participera peut-être à une tournée théâtrale. De toute façon, sa carrière s'annonce bien et nous ne pourrions mieux terminer qu'en citant une phrase de Gaby Morlay qui vient corroborer le jugement d'Abel Gance : « Petit Roland deviendra grand, j'en suis sûr ».

Cl. F.

ERRATUM. — Un fâcheux « saut » a dénaturé le sens d'une phrase de l'article de Charles Foxl, dans notre dernier numéro.

Le linotypiste nous a en effet fait écrire : **Reste à savoir s'ils** (nos grands confrères) ont bien tous le droit de nous occuper de ces « futilités ». Or il fallait lire : **Reste à savoir s'ils ont bien le droit de nous rapprocher de nous occuper, etc...**

Je vais vous raconter ...

SIX PETITES FILLES EN BLANC

Il est quand même exagéré de traiter ce pauvre vieux Serge de « vil suborneur ». C'est pourtant bien le terme que j'ai entendu hier, d'une vieille dame de nos amis. J'avoue que l'expression adressée à un homme tout à la fois aussi chic type et aussi posé et correct que Serge m'a fort amusé. Du reste, lui-même à qui je racontais la chose, ne l'a pas pris au tragique. Il reconnaît d'ailleurs que son aventure de l'an passé ne fut pas désagréable, même si elle devint un peu gênante. D'autre part, il avoue n'être pas sans un peu de responsabilité. On ne joue pas impunément avec le cœur et l'imagination des petites filles.

Cela commença le premier jour des vacances. Vous connaissez Serge Charan ? Cela fait bien dix ou quinze ans que je l'entends parler de ces fameuses vacances, dix ou quinze ans que dans son bureau, au milieu de ses affaires, il fait des projets chaque fois renvoyés à l'année suivante.

L'été dernier, pourtant, il réalisa son rêve et prit le train pour la Côte d'Azur. Il partit brusquement, se donnant la sensation de faire un coup de tête et bien décidé à n'écouter que sa fantaisie, d'oublier son âge et sa personnalité... C'est alors que sont arrivées les six petites filles... Oh, ce n'est pas la peine d'ouvrir de si grands yeux, ce qu'elles pouvaient avoir de sur-

naturel pour Serge, ce n'était que leur jeunesse, mais elles sont venues tout naturellement, comme six grandes filles gaies passablement turbulentes qui font irruption dans le compartiment d'un monsieur de cinquante ans qui commence par craindre pour ses aises et ses menues manies de voyageur un peu méticuleux... et puis qui tout insensiblement se prend à sourire.

Je vous l'accorde, il fallait que tout cela reste un petit souvenir du voyage et l'imprudence a commencé lorsque Serge descendit à la même station que ses petites camarades de route. Mais je vous ai dit qu'il avait décidé de faire exactement tout ce qui lui passait par la tête. C'est ainsi qu'il choisit une villa tout-à-fait voisine du Pensionnat des Marguerites où logent les six petites filles. Tout ceci créa bien vite une atmosphère passionnante pour les héroïnes de ce roman. Leur imagination ne restait guère en repos et elles avaient décidé que ce séduisant voyageur (car il est séduisant ce bougre de Serge) était un explorateur. Tout cela reste bien innocent, et ne justifie guère le titre de suborneur que lui donnait cette dame Blanchard... Mais la suite ? Oh, la suite ne fut pas beaucoup plus grave, mais évidemment assez pittoresque. Une nuit, toutes les petites filles firent irruption chez Serge, tout



Serge descendit à la même station que ses petites camarades de route.

simplement. Qu'auriez-vous fait à sa place ? N'allez pas imaginer des choses scandaleuses. Serge fut très bien, mais la simple sagesse aurait conseillé de les mettre gentiment à la porte... Il ne le fit pas, il s'amusa même à surenchérir sur leurs imaginations. Puisqu'elles voulaient qu'il soit explorateur, qu'à cela ne tienne, il serait explorateur pour le temps des vacances, et de s'embarquer dans les plus hasardeux et les plus fantastiques récits de chasse. Je sais que vous concevez mal ce sérieux « capitaine d'industrie » transformé en Tartarin pour jeunes filles sentimentales. Ce fut là le « crime » de Serge Charan.

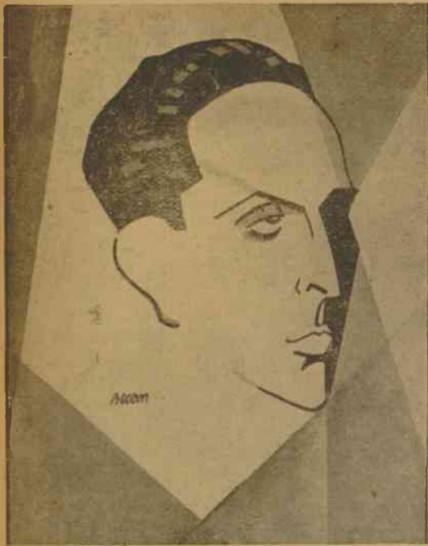
Inutile de vous dire que les six petites filles surexcitées par ce parfum d'aventure ne dormirent guère cette nuit-là. Mais l'une d'entre elles, la plus jolie peut-être, prit la situation très au sérieux, l'éternel prince charmant prit aussitôt pour elle la grave visage de Serge. Le lendemain, elle revint, seule cette fois, et pour faire une déclaration d'amour dans toutes les règles. Serge commença à trouver l'aventure beaucoup moins amusante. Même en vacances, il n'est quand même pas un farceur, et il ne trouvait pas indispensable de jouer l'homme fatal sous prétexte qu'il n'avait pas pris un jour de liberté en dix ans. Comme la jeune fille n'entendait pas du tout être frustrée de son beau rêve, Serge, émule en cela de Napoléon, prit la fuite. Le temps de boucler ses valises et le train l'emmena loin de la côte, loin des vacances et des petites filles turbulentes, romanesques et embarrassantes. La fuite, vous en savez quelque chose, n'apporte que rarement une solution aux affaires d'amour, cela aurait au contraire une certaine tendance à les compliquer. Simone, apprenant que son bel explorateur s'était envolé, n'hésita pas un instant, elle prit son billet...

Il serait superflu de raconter dans quelle atmosphère vécut la Pension des Marguerites. Tout d'abord, la gardienne des lieux, affolée par l'escapade collective, avait télégraphié à l'adresse parisienne de

... six grandes filles gaies, passablement turbulentes.

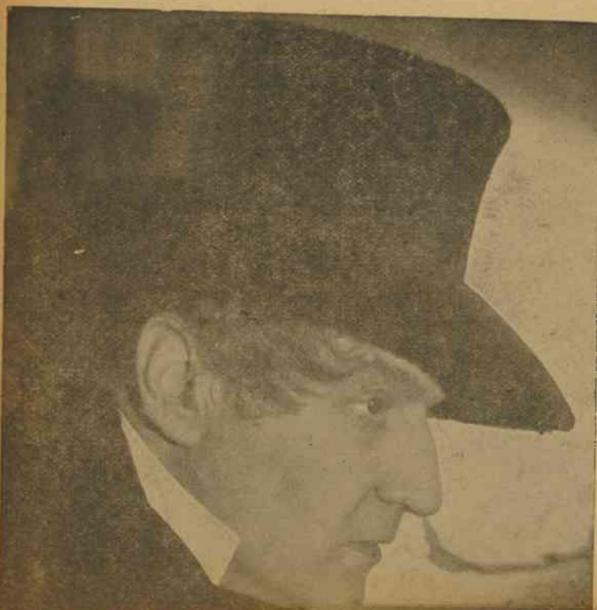
(Suite page 9)





Marcel L'Herbier, tel que le voyait Becan, au temps de l'« avant-garde » cinématographique.

Un grand hebdomadaire parisien, aussitôt suivi par l'obscur cohorte des revues littéraires en quête de sujets, vient de soulever à nouveau une controverse fameuse, dont le cinéma peut faire également son profit. La connaissance des antécédents d'un auteur, de son climat et de son milieu, suffit-elle à expliquer son œuvre? Et chacun de rassembler quelques vérités premières, de monter à l'assaut à grand renfort de paradoxes. Il ne nous appartient pas de distraire notre pierre au monument de la critique monographique. Mais nous pouvons à loisir quereller sur un autre plan: les metteurs en scène restent-ils marqués par leur formation? Leurs professions antérieures influent-elles sur leurs conceptions cinématographiques? Périlleuse entreprise qui risque de sombrer dans



Firmin Gémier réalisa quelques films. Le voici avec Charles Redgie dans son œuvre *La Fusée*.

Comment ils sont devenus metteurs en scène

l'arbitraire. Aussi serons-nous plus modestes et nous bornerons-nous à rechercher comment et pourquoi ils sont devenus metteurs en scène, en évitant de mentionner quelques réalisateurs dont la carrière est présente à toutes les mémoires et n'a point besoin d'explications.

Après Jean Toulout, Henry-Roussel, Charles Vanel, Arnaud, qui tourna *Le Coucher de la Mariée*, Juvet, réalisateur de *Knock* et de cette *Ecole des Femmes* qu'il a renoncé à achever, après Rouleau, auteur de *Rose*, Fresnay et tant d'autres, Blanchar vient à son tour à la mise-en-scène. Les comédiens qui abordent la réalisation se laissent parfois éblouir par l'éclat du texte ou du jeu scénique. Ils ont tendance à faire graviter l'action autour de leur personnage. L'optique théâtrale les rend souvent impuissants à reconstituer une atmosphère. C'est un reproche qu'on a pu faire à un Gémier et à un Willy Forst. Presque seuls, Chaplin et peut-être Lubitsch, ont su trouver leur rythme personnel, s'affranchir de la convention dramatique et orienter le cinéma sur une voie nouvelle.

Certains ont compris le divorce entre la vision analytique de l'acteur et l'effort synthétique du réalisateur. Ils ont abandonné leur premier métier. Mais ni Jacques Daroy, à qui l'on doit pourtant *La Guerre des Gosses*, ni Léon Mathot, grande vedette du muet, ni Gabriel Rosca, comédien de films anglais, ni Perret, le bon Gros Léonce des burlesques d'avant-guer-

Est-il besoin de présenter M. Sacha Guitry, qui fait tout « par soi-même »?

re, ni surtout Maurice de Canonge, vilain en U.S.A. sous le nom de Maurice Cannon, ne peuvent prétendre avoir révolutionné l'art cinématographique. Citons aussi, à titre documentaire, Charles de Rochefort qui abandonna les studios pour conserver la vue et devint directeur de théâtre.

Derrière un des plus illustres novateurs de la scène française, André Antoine, des



Louis Juvet débuta à l'écran dans *Knock*, qu'il mit en scène avec Roger Goupillières.

directeurs de théâtre, comme Maurice Lehmann, qui monta tant d'opérettes somptueuses au Châtelet, Léon Poirier qui découvrit le cinéma en voyant représenter le premier *J'accuse* d'Abel Gance, s'essayèrent à la mise-en-scène. Mais l'échec d'Antoine, avec *L'Arlésienne*, dégoûta ses émules, les Copeau, les Dullin, les Baty, les Rocher, et c'est dommage.

A ses premiers balbutiements, les auteurs dramatiques s'abattirent sur le par-



Pièces
VAES

lant comme une nuée de sauterelles. Ce qui, hélas! nous a valu Mirande et Gandéra. On a vu Yvan Noé dédaigner les succès boulevardiers pour l'écran, Edmond T. Gréville oublier ses pièces, réaliser quelques films, puis revenir enfin à ses premières amours, Daniel Norman quitter ses dialogues pour nous révéler Réda-Caire. On a entendu Sacha-Guitry qui sut s'adapter à



Charles Vanel fit de la mise en scène, mais l'abandonna; Pierre Blanchar va s'y lancer. Les voici tous deux dans *Au bout du Monde*.

ce nouveau mode d'expression et cumuler les qualités d'auteur, de réalisateur et de comédien. Pagnol a continué d'écrire des comédies et commencé à les filmer. Mais le cinéma n'a pas trop à se plaindre de ces dernières acquisitions.

Jusqu'alors la plupart de ces littérateurs venaient de l'avant-garde. Si, avec les premiers cheveux blancs, Abel Gance n'a guère changé, Marcel l'Herbier par contre, cet esthète d'hier qui prétendait tourner des films d'idées, paraît avoir considérablement évolué.

Qu'il nous soit permis de mesurer un instant le chemin accompli; les plus brillants de notre génération, les Clair, les Duvivier, les Carné, les Deschamps ont été formés à une autre école, celle dont on a dit qu'elle menait à tout à condition d'en sortir, le journalisme. Carné et Robert

Vernay gagnaient le concours de la meilleure critique, organisé par *Cinéma*, y collaboraient, devenaient assistants et directeurs de production. René Chomette, de la presse, échouait dans la troupe Feuillade de Gaumont, et de sa chrysalide s'éveillait René Clair. Son assistant Albert Valentin, un Belge qui collaborait au *Soir de Bruxelles*, tentait sa chance à la U.F.A. Henri Decoin, rédacteur à la boîte dans *L'Auto* puis à *l'Intran*, écrivait un beau jour le scénario d'*Un soir de rafle*, qui enthousiasmait Préjean et, peu après, débutait dans la mise en scène avec *Toboggan*.

Avec les opérateurs Guissart, Nicolas Farkas, le monteur René Le Hénaff, les ingénieurs du son Zwoboda, dont *Croisières Sidérales* sera le premier film, et Jacques Houssin qui travaillait pour René Clair, les techniciens montaient en grade. Houssin se souvenait de sa profession passée en apportant un soin tout particulier aux motifs sonores. Quant à Pierre J. Ducis, ingénieur et directeur du Casino de Nice, il se contentait d'œuvrer honnêtement, en bon artisan.

N'y aurait-il point alors de filière normale pour devenir metteur en scène? Jacques Becker, assistant de Renoir, Goupillières, assistant de Duvivier, Christian Chamborant, Jean Dréville, s'établissaient à leur compte. Roland Tual et Louis Daquin quittaient la production pour réaliser *Le Lit à Colonnes* et *Nous les Gosses*. Roger Richebé passa par l'exploitation, la distribution et la production. La meilleure école c'est encore la chance; chance d'une rencontre fortuite, d'un producteur bienveillant, d'une vedette complaisante, d'une parenté, de la fortune ou du talent.

Ainsi Jean-Paul Paulin lorsqu'il sortit des Beaux-Arts pour s'établir décorateur ne songeait probablement pas au cinéma. Ni Claude Autant-Lara, ni le dessinateur Maurice Cam. Pourtant dans le soin qu'ils apportent à la composition de leurs images, aux lumières qu'ils distribuent, aux angles qu'ils élisent, on sent la déformation du peintre. Le côté un peu statique ne les choque point. Ils cherchent les symboles visuels, les associations de couleur imperceptibles pour nous. Peut-être, dans un avenir proche, le film en couleurs leur donnera-t-il l'occasion de nous révéler la richesse de leur palette.

Restent ceux qu'on ne peut ranger dans aucune catégorie. Willy Rozier, champion de natation; Pierre Caron qui, avant de



Henry Roussel, que l'on voit ici avec Raimu, aborda avec un succès estimable, aussi bien l'interprétation que la mise en scène cinématographiques.

débiter en 1921 avec *L'Homme qui vendit son âme au diable*, la moins mauvaise de ces caronnades, ne faisait rien, Jeff Musso, le violoniste qui jouait dans les salles, au temps du muet. Il y a aussi Jean de Limur, grand seigneur désœuvré qui rencontre Chaplin à Hollywood, l'assiste dans *L'Opinion Publique*, et continue sans lui à Paris; Robert Florey, envoyé spécial de *Cinéma* en Amérique, entre comme chef de publicité de Fairbanks et de Valentino dans les studios d'où il ne devait jamais ressortir.

Comment devient-on metteur en scène? Demandez à Feyder, à Carné, à Allégret, venu comme Georges Lacombe, Maurice Cloche et Jean Gourguet du documentaire, avec son étonnant *Voyage au Congo*, dans le sillage de Gide. Ils vous répondront sans doute qu'on peut apprendre le métier d'opérateur, d'ingénieur, de directeur de production. Et ils ajouteront peut-être qu'on naît metteur en scène.

Avant de revenir en France comme réalisateur, Gabriel Rosca fut un « vilain » populaire en Angleterre.



MARION MALVILLE

la Campagnarde

Des cheveux fous blonds, très clairs ; des yeux splendides, reflets d'une vie intérieure intense ; une bouche qui, quand elle sourit, fait plisser les commissures des lèvres ; un charme exquis fait tout à la fois de réserve et de spontanéité ; pas de morgue et au contraire une extraordinaire simplicité, telle est Marion Malville... Et mieux que cela encore...

La définir, s'avère très difficile, très gênant, surtout à qui la connaît bien et il faut la bien connaître pour en parler car elle ne se livre pas aisément. Marion Malville est l'antithèse de la comédienne-type.

La dernière fois que nous l'avons surprise dans sa maison, tout en haut du vieux village de Cagnes, elle était dans son jardin, en compagnie de son caniche « Tomate », justement occupée à en cueillir...

En salopette bleu marine elle faisait encore davantage penser à un de ces lutins des légendes nordiques, à un de ces maîtres du charbon qui ne s'échappent de leurs sombres domaines que pour venir folâtrer dans un rayon de lune...

— Et ce bon cinématographe, Marion, que devient-il ?

— Il continue à me cinématographier de temps à autre... — répondit le lutin en poussant une porte anti-moustiques. (Comment diable peut-on appeler ces fausses-portes faites de treillage, destinées — paraît-il — à empêcher ces sales bestioles d'envahir nos demeures méditerranéennes?..)

La vaste pièce dans laquelle Marion Malville nous introduisit était fraîche, délicieusement fraîche... De vieilles poutres, une voûte de brique, un escalier à la rampe faite d'un énorme cordage, une horloge et des meubles anciens en faisaient un paradis un peu à l'image de la maîtresse de maison.

— Ne vous plaignez pas du cinéma...

— Mais je ne m'en plains pas, bien au contraire, et je trouve même merveilleux qu'on m'ait confié aussi rapidement des rôles tels que... comme... enfin, bref!...

— Des rôles intéressants...

— C'est cela... — admit Marion Malville avec son indéfinissable et si charmant sourire. Ne croyez pas surtout que cette délicieuse interprète ait des difficultés d'élocution, mais elle est d'une terrible timidité quand elle parle d'elle-même...

Ce en quoi elle a tort, car elle est en extraordinaire progrès et c'est avec impatience que nous attendons la sortie de son dernier film, *Histoire comique*, où elle tient un rôle important aux côtés de Claude Dauphin et de Micheline Presle.

— Votre troisième film?...

— Oui!... *Vénus Aveugle*, *Une Femme dans la Nuit* et *Histoire comique*...

— Des projets ?

— Des projets et des certitudes : Théâtre... Films... la Suisse... Des propositions surtout : Paris...

— Toujours aussi imprécise quand il s'agit de vous!...

Car Marion Malville, à l'encontre de nombreuses vedettes, demi, quart ou huitième de vedette, ne se livre pas. Aucune hablerie chez elle, aucun « m'as-tu-yu? »... Il a fallu qu'elle tournât depuis déjà plusieurs jours *Histoire comique* pour que l'on sut qu'elle faisait partie de la distribution de ce film, alors que c'est tout juste si Mlles « Unetelle » ou « Tartempion » n'avaient pas livré aux journalistes leurs

impressions de « tournage » quand elles n'étaient même pas engagées par Marc Allégret!

— Et la peinture?... — Car cette jeune comédienne a un violon d'Ingres, la peinture.

A moins que ce ne soit le contraire...

Ce qui est certain, c'est que Marion Malville possède un réel talent pictural et ses tableaux de rues lépreuses sont pleins de qualités.

— Je continue, un peu... Cagnes m'offre un merveilleux champ de travail. Mais les curieux qui viennent par-dessus votre épaule juger de vos efforts sont bien gênants...

— A quand une exposition ?

— Rendez-vous dans dix ans!... — Et pour une fois Marion Malville éclata d'un rire juvénile, heureux et moqueur.

1942 a vu et verra encore son talent s'affirmer,

1943 sera son année...

Luc BORDES.

Ce n'est pas Marion Malville la campagnarde que vous voyez là. C'est une scène d'Une Femme dans la Nuit, qu'elle a joué avec Andréx.



LA CRITIQUE

FAUX COUPABLES.

Les gens qui n'aiment pas les films allemands leur reprochent de nous montrer des acteurs inconnus du grand public. Voilà un reproche que ne mérite nullement *Faux Coupables* puisqu'il nous permet de revoir Dorothea Wieck, l'inoubliable interprète de *Jeunes filles en Uniforme*, Rolf Wanka qui fut l'officier allemand d'Alerte en Méditerranée et Ivan Pétrovitch qu'il est superflu de présenter. A ces trois comédiens internationaux viennent s'ajouter des artistes allemands réputés et tous ensemble, ils mènent très bien le jeu.

Faux Coupables, on s'en doute un peu, est un film policier. Il retrace l'histoire d'un meurtre mystérieux et l'intrigue se complique à souhait jusqu'au moment où l'inspecteur Kilian, chargé de l'enquête, établit les véritables responsabilités de chacun, et cela grâce à une reconstitution du drame très adroite, mais frisant tout de même un peu l'invraisemblance. Il est vrai qu'il est difficile de faire grief au réalisateur de ce qui n'est peut-être que

la faute de l'auteur du doublage. Dans l'ensemble, *Faux Coupables* est un film que l'on suit avec attention et sans déplaisir. Il faut même avouer que le dénouement du drame est inattendu, ce qui est toujours agréable dans les productions de ce genre. Le metteur en scène Johannes Meyer nous promène dans des milieux assez divers et fait toujours preuve de maîtrise.

L'interprétation est très convenable et Harold Paulsen en inspecteur Kilian fait une création bien au-dessus de la moyenne et de ses camarades. Dorothea Wieck est émouvante; Karin Hardt, dans le rôle de sa fille, plaisante. Rolf Wanka est toujours un jeune premier sympathique, mais ce film ne le favorise guère. Nous aimons beaucoup Ivan Pétrovitch qui semble se spécialiser dernièrement (et on ne sait vraiment pas pourquoi) dans les rôles de Sud-Américains, mais nous aimons beaucoup moins sa moustache. Dans des rôles de moindre importance, il y a encore Karl Martell et Karl Schönbock que nous voyons assez souvent ces temps derniers.

Ch. F.



Dorothea Wieck est, dans *Faux Coupables* la nièce de la gentille Karin Hardt.

Je vais vous raconter

SIX PETITES FILLES EN BLANC

(Suite de la page 5)

Serge. Surprise du valet de chambre qui, avec une amie de Serge, Charlotte pour ne rien vous cacher, accourt dans le Midi. Quel chassé-croisé! A la villa, ils ne trouvent plus personne. Ils commencent une véritable enquête et finissent par rencontrer Alain. C'est vrai, vous ne connaissez pas Alain. Je n'ai pas le temps de vous faire une biographie complète de ce garçon, mais pour comprendre l'aventure du « suborneur » — comme dit Mme Blanchard — sachez qu'Alain est joli garçon, qu'il est fort amoureux de Simone et fort déconfit de son brusque départ. Il se joint à Charlotte et au domestique et les voilà tous trois repartis pour Paris. (Et la S.N. C.F. qui recommande d'éviter les voyages inutiles!)

Après bien des recherches, on retrouve dans un restaurant Serge et Simone. Serge, de plus en plus gêné, mais pourquoi ne pas l'avouer? un peu ému aussi, enfin quoi, il n'y a pas de quoi sourire. Un homme de cet âge ne reste pas de glace devant un amour aussi naïvement sincère. Vous croyez que tout s'explique? Vous aussi, vous êtes assez naïf. Le valet de chambre se fait passer pour l'oncle de Serge et ne trouve rien de mieux que de présenter Alain comme le propre fils de Serge. Emoi! Serge, un peu interloqué de cet oncle et de ce fils imprévus, comprend quand même immédiatement que la plaisanterie involontaire est finie. Il entre dans le jeu. Simone compare le « père » et le fils, elle commence à se demander si elle ne s'est pas laissée entraîner par son imagination.

Cette histoire commencée dans un compartiment de chemin de fer, devait normalement se terminer sur un quai de gare. Alain ramène Simone à la Pension des Marguerites où attendent, impatientes, les cinq autres petites filles.

L'histoire des vacances était finie et Serge m'a confié qu'il ne repartirait pas de sitôt. « Rien ne m'a mieux fait comprendre mon âge que ces quelques jours durant lesquels j'avais cru l'oublier », me confia-t-il. Mais il n'est pas un inconsolable romantique ; c'est un homme d'affaires, il est retourné à son usine, un peu alourdi, un peu attendri par cette jolie histoire. Puisqu'elle n'avait pas fini mal, tout était pour le mieux. Forcément, dans son milieu, il y a eu des « fuites », on a un peu jaser. Qu'importe! Serge ne sera pas déshonoré parce que Madame Blanchard le traite de « suborneur ». Qui sait même si cela ne lui vaudra pas quelque flatteuse aventure amoureuse?

R. de LECRAN.

Le Clipper est arrivé ...

(Suite de la page 3)

pauvre Paulette entourée de pirates morts ou mourants, gémit : « Tout ceci est de ma faute ! »

... Il n'y a que Cecil Blount de Mille qui ait pu faire *Reap The Wild Wind*. Il fabrique ce genre de film, d'une manière ou de l'autre depuis vingt-neuf ans maintenant. Son nom est une référence. C'est ce que pensent les quelques 800.000.000 de spectateurs qui ont payé dans les 200 millions de dollars pour voir les soixante-cinq prédécesseurs de ce film. Et aussi, la Paramount qui, à son grand plaisir, a ramassé la plus grosse partie des 55.000.000 de dollars de bénéfices, tout en enrichissant C. B. De Mille.

Ce sont des chiffres qu'Hollywood comprend. Car Hollywood est toujours principalement intéressé par les recettes. De Mille aussi. C'est pourquoi il est entré dans cette industrie et a fait son premier film *The Squaw Man*, en 1913. Acteur incompris, fils de gens qui connaissaient le métier et y avaient réussi, il s'était déjà fait couper les ailes par David Belasco, qui avait acheté et s'était attribué une pièce (*The return of Peter Grimm*) que De Mille avait écrite. Ce fut une ablation définitive.

De Mille presque tout seul bouscula le cinéma, en fit une grosse affaire. Il lui fit accepter de nouvelles manières de voir et de produire, et accepter la grande mise en scène (décors réels, etc.) ce qui fut un gros progrès. Il réussit ce tour de force en produisant successivement une série de productions prétentieuses qui couvrent une gamme entière depuis l'Amour (*L'Admirable Crichton*), en passant par la grande vie (*Affaires d'Anatole*) jusqu'au prêche démesuré (*Les Dix Commandements*). Elles lui ont valu l'Ordre du Saint Sépulture et aussi une médaille d'Or des Fabricants de Baignoires « pour avoir attiré l'attention des spectateurs de cinéma sur la nécessité des salles de bains ».

... Orgueilleux, malin, certain de lui, bonhomme, à moitié prédicant, à moitié barnum, à 60 ans De Mille est le doyen des producteurs à succès d'Hollywood. Il est parvenu jusque là en ignorant volontairement l'« Art Cinématographique », pour insister sur les éléments spectaculaires les plus coûteux et aussi en suivant les caprices de la mode. *Reap The Wild Wind* fait partie de sa dernière incursion dans la Petite Histoire américaine : un mélange de romancé et d'authentique qui a déjà donné *North West Mounted Police*, le film qui a rapporté le plus d'argent depuis ces dernières dix années. Ce programme sa-

vamment calculé n'a évidemment pas produit un seul vraiment « grand film » ; mais il a distrait la proportion la plus importante des spectateurs payants américains et d'ailleurs (âge moyen : dix-neuf ans).

... Si De Mille a une formule, en dehors des dimensions (toujours colossales) et du genre (toujours le sien), c'en est une qui est pratiquée depuis longtemps par le reste d'Hollywood. On appelle cela s'assurer. Voici comment cela fonctionne. Après avoir doté son film de tous les ingrédients attrayants auxquels il a pu penser, De Mille l'a assuré contre l'échec en y ajoutant les ingrédients des récents films « d'évasion » à succès, en les améliorant et en les renforçant... plus le Technicolor.

... De Mille, qui est extérieurement aussi poli et aussi charmant qu'un banquier international, fait réellement partie des spectateurs enthousiastes qui adorent ses magnifiques extravagances. Il règle lui-même le jeu de chaque acteur sur le plateau. C'est son interprétation, non pas la leur, qui va sur l'écran. Et ça réussit toujours...

Victoire.

... Ne vous laissez raconter par personne que Deanna Durbin n'a pas réussi son nouveau contrat de « raccomodage » avec Universal. Quelque confrères ont insinué que Deanna avait dû abandonner certaines de ses prétentions : comme le choix de ses scénarios, de ses partenaires ou de ses réalisateurs. Ce que je sais de source autorisée est différent. Notre Deanna chérie a obtenu tout ce qu'elle demandait, sauf une exception : son petit mari aimé ne superviserait ni une, ni plusieurs de ses productions. Mais de toute façon, il ne pouvait plus en être question puisque Vaughn Paul est maintenant dans la Marine.

Qui l'eût cru ?

Edward Arnold, qui tient le rôle d'un éditeur dans le film *Design for Scandal*, l'est aussi dans la vie. Il est notamment l'auteur d'une autobiographie qui est une éclatante chronique d'Hollywood et qui a eu un très gros tirage et un grand succès.

Le prochain "Taylor".

Robert Taylor sera Alexander Hamilton et Hedy Lamarr, Madame Croix dans *Gentleman from West Indies* (Gentilhomme des Indes Occidentales). Le film devait d'abord s'intituler *Dawn's early Light* (La clarté de l'aurore), des premiers vers de l'hymne national américain *The Star Spangled Banner*, d'après un roman de la célèbre journaliste Dorothy Thompson et Fritz Kartzner.



Robert Taylor qui est représenté ici avec Eleanor Powell dans *Le Règne de la Joie*, va jouer un rôle dans un film tiré d'une œuvre de Dorothy Thompson.

Un Américain.

... Je vous confirme que Charles Boyer se prétend le plus heureux des hommes à Hollywood depuis qu'il est définitivement citoyen américain. Il a obtenu sa naturalisation complète le 13 février dernier...

Deux Frères.

... Après une longue et fructueuse collaboration, James Cagney quitte Warner Brothers. Son frère Bill vient d'entrer aux United Artists comme producteur et Jimmy a signé un contrat comme vedette exclusive des William Cagney Productions. Ce sera la première équipe à Hollywood de frères Producteur et Vedette.

Hilary CONQUEST.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.

Suisse :
Charles DUCARNE, Kursaal 25, Montreux :
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
C. C. 486-62)



NOUVELLES DE PARTOUT

— Jacques Becker qui vient de terminer *Derrière Atout* pour l'Essor Cinématographique Français que dirige notre confrère Paul Pavau va réaliser pour Minerva un scénario de Pierre Véry *Soupi mains rouges*. Lorsqu'il aura terminé la mise-en-scène de cette production, Jacques Becker reviendra à l'Essor Cinématographique Français pour lequel il doit réaliser plusieurs films.

— *Le Comte de Monte-Cristo* que réalise Robert Vernay d'après le roman d'Alexandre Dumas, est interprété par Pierre-Richard Willm (Edmond Dantès), Michèle Alfa (Mercedes), Ernest Zaccari (abbé Faria), Alfred Adam, Liné Nono, Lise Delamare, Marcel Herrand, Jacques Grandval, Aimé Clariond, Charles Grandval, Jacques Baumer, Henri Bose, Paulau, Pasquall, Alexandre Rignaud, René Bergeron, Joffre, Yves Deniaud, Louis Salou et Paul Faivre.

— Léon Mathot tourne au pays Basque *L'Homme sans Nom* avec Jean Galland, Georges Rollin et Jérôme.

— Louis Cuny a l'intention de tourner un documentaire sur la vie et les exploits de Jean Mermoz. Le héros de l'air n'apparaîtrait dans ce film que par le trébuchement de bras, de mains, etc. On ne verrait pas le visage de Mermoz.

— Le nouveau scénario d'Aschellé que va réaliser Jacques de Casembroot s'intitulera *Le Diable au Carrefour*. Georges Rollin est engagé pour jouer le principal rôle masculin.

— Aux côtés de Constant Rémy on verra dans *Monsieur des Lourdes* Jeanne Fusier-Gir, Raymond Rouleau, Renée Faure et peut-être Arletty.

— Maurice Tourneur va réaliser *Le Val d'Enfer* de Carlo Rim.

— *Viala Mala*, le roman de l'écrivain suisse John Knittel va être porté à l'écran par Joseph von Baky avec Louise Ulrich et Carl-Ludwig Diehl.

— Le Portugal participe pour la première fois cette année à la Biennale de Venise. On y présente un grand film *Ala, arriba !* et deux documentaires. Le cinéma portugais est représenté à Venise par les réalisateurs Leitao de Barros et Antonio Lopes Ribeiro.

**PEINTURE
DECORATION**

ADY

THEATRE DES ARTS - MONTMARTRE

— On présente au Portugal deux films espagnols réalisés par Bento Perojo : *Héros Improvisé* avec Antonita Colomé et *Passager Condestin* avec Tony d'Algy.

— Notre confrère Georges Franju, secrétaire exécutif de la Fédération Internationale des Archives du Film, se trouve actuellement à Lisbonne.

— Ginette Leclerc, Paul Azais et Roger Dann sont partis pour Vienne où ils interprètent le film de Gustaw Ucicky *Amour Tardif* aux côtés de Paula Wessely, Atilia Horviger, Inge List, Erik Feyy, Gustaw Waldau, etc..

— D'après *Filmwell*, Albert Préjean n'a pas terminé son rôle dans le film allemand *Saison à Salsbourg* tourné à Rome. Il a été remplacé par Hnns Schott-Schobinger.

— Wolfgang Liebenetner qui fut Chopin dans la version allemande de *La Chanson de l'Adieu*, et qui est devenu par la suite meilleur-en-scène, réalise aujourd'hui *La Mélodie de la Grande Ville* avec Hilde Krahl, Werner Hinz, Karl John.

— Olga Tchekowa est la vedette du film *Le Violoniste* (titre provisoire) réalisé par Gunther Rittau.

— On a présenté à Berlin le film *Guépeu* tourné par Karl Ritter d'après une idée d'Andrews Engelmann avec l'autour dans le rôle principal, aux côtés de Laura Sollar, Marina von Ditmar et Will Quadflieg.

— La mode est aux enfants dans le monde des artistes : Gaby Sylvia, Orléa, Irène de Trébert et Claude Célia attendent des bébés..

ACTUALITÉS



— On croirait qu'il va nous chanter « Barnabé »

Si non e Vero...

Nous lisons dans *Candide* :
« Il est au cinéma un nouvel emploi qui risque de devenir le craquelé : c'est celui de fiancé. »
« Certaines vedettes capricieuses ne consentent à s'émouvoir que si l'on joue en coulisses du violon ou de l'harmonium. Telles autres ont besoin pour y aller de leur lanterne de respirer une gerbe de roses rouges. »
« Une de nos plus charmantes artistes a une exigence beaucoup plus singulière : elle se refuse absolument à tourner si elle n'aperçoit pas à ses côtés le visage aimé de son fiancé. »
« Et, bien entendu, les producteurs doivent verser à ce jeune homme, pour le rôle muet qu'il interprète, une mensualité que l'on dit fort coquette. »
« Comme quoi l'on peut concilier très bien l'amour et les affaires. »

— Monaco-Film, la nouvelle société de production que dirige Henri Dié, va réaliser son premier film d'après un scénario de Robert Boauvais. Cette production verra les débuts au studio de Régine Roché.

— On annonce d'Hollywood le mariage prochain de Michèle Morgan avec un inconnu de 25 ans William Marshall.

— Dagny Servaes, Angelo Ferrari, Peter Voss, Roma Bahn et Andrews Engelmann jouent dans le film allemand *Ris, Pattasse*, aux côtés de Beniamino Gigli.

Une École du Dessin animé

C'est une véritable école du dessin animé que vient de créer le chef Bataillard à Montmartre. Au château des Brouillards, on a réuni 50 petits Pouibots qui apprennent à animer des films de dessins animés. L'installation technique a été fournie par P. Nolteau, l'ancien assistant de Julien Duvivier. Les gosses qui travaillent avec Bataillard ont de 12 à 15 ans. On prévoit que leur apprentissage durera environ trois ans. Deux jeunes animateurs ont déjà été engagés aujourd'hui par une société de production. Ceux-là sont en avance.

L'initiative de Bataillard, épaulée d'ailleurs par le Secrétaire général à la Jeunesse, est très intéressante, mais nous croyons que notre confrère *Foyers de France* lui rend un mauvais service en donnant à son article le titre prétentieux et un tantinet ridicule : « Walt Disney K. O. ! ». Rien que ça !...

Collaboration Franco-Suisse

Maurice Jacquelin, directeur du Théâtre de la Comédie à Genève, est venu faire sa tournée annuelle en zone libre pour constituer un répertoire et une troupe. Il inaugurerà la nouvelle saison en octobre avec une pièce inédite d'un prisonnier de guerre français nommé Haguet : *Une jeune fille savant* qui sera interprétée par Robert Pizani, Jeanne Lion, Svetlana Ploëff, Gérard Oury, Georges Cahuzac et Denise Kerny.

Parmi les pièces qui seront jouées cette saison à Genève, citons encore *La cendre chaude* d'Henry Bordeaux, *Marie Stuart* de Jean-Jacques Bernard, *La Rose de la Mer* de Paul Vialar et *Carrefour* de notre collaborateur René Jeanne. Pour sa troupe permanente et pour des représentations de différents ouvrages, Maurice Jacquelin a engagé des artistes comme Line Noto, Fernand Fabre, Françoise Engel, Yvonne Farvel, etc..

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darce
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales



S. A. à Toulon. — Au sujet des éliminatoires de La Cloat, le retard survenu de la projection du film tourné provient de difficultés techniques. Il est difficile actuellement de trouver de la pellicule pour tirer des copies, d'autre part la salle ou eurent lieu, ces derniers fut fermée pendant longtemps, mais il ne s'agit là que d'un retard. Ce film sera projeté dès que la saison cinématographique sera normalement reprise. En ce qui vous concerne, vous-même, il est évident que vous êtes parmi les sujets les plus intéressants, d'une audition qui fut bien décevante. Votre lettre prouve que vous comprenez ce qu'est ce métier. Vous n'êtes pas de celles qui croient que les contrats tombent tout rôtis du ciel. C'est beaucoup déjà. Seulement, croyez un conseil bien sincère, il faut travailler encore pour être « vraiment au point ». Ensuite, savoir combien ce métier est décevant. En zone libre, il est bien peu de tournées théâtrales, il faut se méfier des amateurs qui vous réservent de faux succès. Ne venez pas exprès à Marseille, mais si vous passez, ne craignez pas de venir nous voir, nous vous parlerons plus en détail des questions qui vous intéressent tant.

Françoise G. à Grenoble. — Notre Revue n'a pas de proclamation de foi, il nous semble que la meilleure manière d'être renseigné sur nos buts et notre activité, c'est de lire nos articles. Vous verrez ce que nous voulons faire — peut-être — et vous verrez — sûrement

— ce que nous ne voulons pas faire. Nous ferons très prochainement votre commission à Jacques Chabannes qui n'est pas à Marseille en ce moment. Nous vous remercions sincèrement de l'intérêt que vous nous portez.

Annie C. à Toulouse. — Impossible, hélas, de satisfaire votre désir, mais Roger Duchesne se trouve en zone occupée. Veuillez donc échanger votre lettre contre une carte Interzone.

Paul M. à Saint-Genis Laval. — Nous ne pouvons pas vous donner l'adresse de Paulette Dubost, mais si vous nous envoyez une carte Interzone à son nom, nous compléterons l'adresse et ferons suivre.

Jean B. à Toulouse. — Pour les photos de Stanley et Livingstone, adressez-vous à l'Agence Fox de votre ville, 47, rue Bayard. Peut-être pourra-t-on vous en vendre, mais nous ne pouvons pas vous indiquer de prix.

Jacques L. à Casablanca. — Oui, il est possible d'écrire à Pierre Brasseur et à Claude May. Pour le premier, vous pouvez envoyer une lettre, pour Claude May une carte Interzone seulement.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.



Jany Holt et Jean Chevrier dans une scène d'Andorra ou Les Hommes d'Airain, que nous verrons bientôt en zone libre.

Les Programmes à Marseille

SALLES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, Cours Belzunce. — Les hauts de Hurlevent.
Camera, 112, La Canebière. — La chaleur du sein.
Central, 90, rue d'Aubagne. — Hôtel à vendre.
Cinévog, 36, La Canebière. — Les hommes volants.
Club, 112, La Canebière. — Accusé... assis!
Comœdia, 60, rue de Rome. — Hurricane.
Lacydon, 12, Quai du Port. — L'Etoile de Rio.
Madeleine, 36, Avenue Foch. — Monsieur Smith au Sénat.
Majestic, 57, rue Saint-Ferréol. — Six petites filles en blanc.
Noailles, 39, rue de l'Arbre. — Fièvres.
Phocéac, 36, La Canebière. — Un cheval sur les bras.
Rialto, 31, rue Saint-Ferréol. — Quelle joie de vivre.
Roxy, 32, rue Tapis-Vert. — Le Crime du Docteur Tindal.
Studio, 112, La Canebière. — Six petites filles en blanc.



Sept jours annonce avec un an de retard que Tarzan sera Coua: « Tarzan », c'est Charles Moulin et notre confrère l'explique : « Charles Moulin, surnommé le Tarzan français depuis ses prouesses athlétiques dans Aïda ». Nous pouvons certifier que Moulin n'a jamais paru sur une scène d'opéra et Aïda, c'est tout simplement Aloha ou le chant des Iles. Ce n'est tout de même pas la même chose !

Quelques lignes plus loin, on nous apprend que Moulin « était professeur de natation à Hossegor. C'est là que sa beauté plastique frappa Viviane Romance qui tourna L'Ange du Foyer ». Tout ce qu'il y a de plus faux, car Viviane Romance qui jouait dans ce film une « panne », n'a rien à voir avec la découverte de Moulin. C'est le metteur-en-scène Léon Mathot qui lui demanda de débiter, en donnant une leçon de natation à Lucien Baroux.

L'édition française de Tempo apporte cette semaine un reportage sur Ceux, qui sont venus d'Italie. Après avoir parlé de la famille Carletti, Tempo présente Vanni-Marcoux dans une scène de Sans Famille. Et la légende dit : « C'est l'unique film tourné par Vanni-

Marcoux ». Le reporter n'a donc pas eu connaissance de la magnifique interprétation de Vanni-Marcoux du rôle de Charles de Bourgogne dans Le Miracle des Loups... et de Don Juan et Faust de Marcel L'Herbier. Nous pouvons aussi signaler à notre confrère Italien que son compatriote a aussi tourné en Angleterre sous la direction de G. B. Samuelson.

Sur trois grandes colonnes de Filmagazine s'étale ce titre : « Il y a vingt ans, jours par jour, Sarah Bernhardt signait son premier et son dernier contrat cinématographique ». Dans le texte, l'auteur cite un contrat de la grande Sarah signé le 20 août 1922 et déclare : « elle signait pour le film son premier et dernier contrat. Jusqu'alors la grande tragédienne n'avait tourné qu'au cachet ». Le tout est faux et archi-faux.

Sarah Bernhardt a signé son premier contrat cinématographique en 1908 pour La Dame aux Camélias. Ce contrat n'était pas aux « cachets », mais bien un véritable contrat pour tout le film. Ce contrat a été signé par le Film d'Art et la photographie de ce contrat, offerte par Marcel Vandal, se trouve en la possession de Renée Jeanne.

Autre erreur dans le même article. Ce n'est pas le tragédien Edouard de Max qui incita Sarah Bernhardt à faire du cinéma pendant la guerre, mais Jean Richedin qui avait écrit le scénario de Mères Françaises spécialement pour elle.

Petits détails, direz-vous, mais puisque M. Roger L. Lachat veut faire figure d'historien...

Le Gérant: A. DE MASINO
IMPR. MISTRAL - CAVAILLON

A MESSIEURS LES DIRECTEURS de CINÉMAS

Je viens de céder ma salle. Je dispose de 3 millions comptant et je suis acheteur, totalité ou participation grande salle, ville agréable. Discretion assurée. Ecrire: M. M. P. G., Bureau du journal qui transmettra.

le quart PESTRIN

(Eau Pétilante)

dans tous les Cafés